Mémoires d'une Internée Politique (Albertine David Sculier)

Le 29 avril 1944 restera, dans les annales de ma vie, un jour mémorable entre tous. C'est à celle date, que je fus arrêtée par la Gestapo et la Feldgendarmerie, au domicile de mes parents, à 7 h 1/2 du soir, un samedi. Je fus emmenée avec d'autres hommes qui se trouvaient chez moi, entre autres MM. Héger et Gicquel, et une autre jeune fille du nom d'Anne Le Tacon. Nous les femmes, après nous avoir fouillées, un agent de la Gestapo nous fit monter séparément dans deux voitures différentes ; les hommes furent entassés dans un camion. Lorsque les Boches eurent terminé leur perquisition, nous partîmes vers le sort que nous pensions. J'étais très calme et j'eus la force de sourire à ma mère qui, tristement, me regardait partir. Après un signe d'adieu, je jetais un dernier regard vers la maison et m'en allais vers mon destin.

On me conduisit d'abord à la Feldgendarmerie, après m'avoir promenée dans plusieurs pièces, sans me parler, ils m'emmenèrent dans la cour, où je reniais sous la garde d'un gendarme qui ne me crut pas coupable tant j'étais arrogante et gaie ; je cachais mon inquiétude. Sous un masque souriant. J'y restais jusqu'à 9 heures du soir. Entre temps, je vis le fameux « Rudolph » faire les .hommes s'aligner et se mettre au garde à vous. Je fis une petite prière intérieure pour qu'eux au moins soient libérés, ce qui fut fait car j'entendis donner cet ordre à plusieurs d'entre "eux : «Vous pouvez partir chez vous». Quel soulagement ! Autant de moins entre leurs griffes ; malheureusement tous ne partirent pas. Ensuite, je fus emmenée à la Maison d'Arrêt ; dans une autre voiture, Anne Le Tacon, que je n'avais pas revue, me suivait. On me poussa dans une cellule et elle dans une autre. Une première entrée en prison produit un effet tout à fait impressionnant ; je sentis mon cœur se serrer : où étais-je arrivée ? Dans une prison, mais une prison « boche» : c'était pour la France qu'il me fallait accepter de souffrir. Je fus vite réconfortée car je trouvais dans cette cellule deux femmes qui m'accueillirent très gentiment. Elles me posèrent les questions d'usage, mais je restais fermée car ayant compris que j'avais été dénoncée je préférais rester silencieuse. Par la suite, elles gagnèrent ma confiance et l'une d'entre elles me

suivit au cours de mes péripéties. Toutes les deux ont d'ailleurs donné leur vie pour la France, car elles sont restées à Ravensbrück.

Les trois ou quatre jours qui suivirent, je constatais que les gardiens hoches, tout en étant très aimables, se méfiaient de moi. Le chef, le fameux «Emile», avait dit à l'une de mes compagnes : « C'est une très grosse terroriste !... Je fus mise au même régime que les autres, à part les visites qui m'étaient interdites ; je reçus à peu près tous les colis envoyés par mes parents et amis. Nous sortions l'après-midi dans une petite cour, où nous avions juste l'espace nécessaire pour quatre ; nous tournions; dans cette cour pendant une heure ou deux, et après il nous fallait rentrer. Mes compagnes avaient été interrogées : elles n'avaient plus le cauchemar d'être appelées à la Gestapo. Tout s'était à peu près bien passé pour elles, elles n'avaient été ni battues, ni torturées et, tout en ne connaissant pas leur jugement, elles étaient débarrassées de l'appréhension d'un interrogatoire.

Par contre, j'étais terriblement inquiète : ils avaient des preuves, je le savais ; le combat serait dur. Le mercredi suivant, nous étions dans la cour, lorsque la porte s'ouvrit et l'interprète allemand de la prison parut : « Mademoiselle David, à la Gestapo ! » Un frisson me parcouru!, mais je voulais garder mon sang-froid devant mes ennemis qui étaient ceux de mon Pays, et c'est toujours avec le sourire que je montais dans la voiture qui devait me conduire à l'interrogatoire, ce qui ne veut pas dire que je n'avais pas peur, Je bravais, tout simplement.
Il était 10 heures du matin lorsque je mis pied à terre devant l'immeuble qui avait déjà vu entrer tant et tant de Français.
Je passai là une journée terrible ; il est des choses qu'il est préférable de ne pas dire : Tous les moyens leur étaient bons. Ces messieurs étaient parfaitement renseignés : la partie était dure. Après m'avoir harcelé jusqu'à 8 heures du soir, ils me descendirent à la cave : le sinistre cave. On me menaça de me mettre dans la fameuse baignoire. Ce ne fut heureusement qu'une menace : elle était rouge du sang des pauvres martyrs qui y avaient été jetés durant la journée. On m'enferma dans un cachot infect en me disant ; « Tu vas être fusillée ! » Ils avaient à deux discuté cette question pendant mon interrogatoire, devant moi, en français. L'un pensait que je n'avais aucune excuse et que je méritais la peine de mort ; l'autre trouvait tout de même que j'étais un peu jeune. Ce fut le second qui eut raison : Dieu soit loué.

En entendant cette phrase, je n'y crus pas, cependant je m'y préparais quand même : on ne savait jamais avec eux !... Je m'assis sur une espèce de bat-flanc j'étais exténuée, je grelottais car l'humidité me tombait sur les épaules. Je suis croyante et pensant que peut-être j'allais mourir, je priais. Je réfléchissais aussi : je compris avec tristesse que c'était Anne Le Tacon qui nous avait tous livrés. C'était un agent travaillant pour la Gestapo. Lorsqu'elle eut gagné la confiance

de tous, elle donna l'alerte, après avoir étudié suffisamment notre activité, tout en jouant parfaitement bien la monstrueuse comédie du patriotisme et d'une arrestation bien combinée.
Je pensais aussi à toutes les insultes du Boche qui m'interrogeait, au peu de respect de ces bandits pour une jeune fille de 19 ans; je pensais à la mort aussi. J'avais combattu pour un idéal, s'il fallait mourir pour cet idéal, autant le faire de bon cœur, mon sacrifice n'en serait que plus beau. Mais c'est dur de mourir lorsqu'on a toute la vie devant soi, et je préférais éloigner de moi cette idée.
A 11 heures du soir, la porte s'ouvrit ; je sursautais, on n'entendait pas un bruit : allaient-ils m'exécuter là, sans témoins, comme des lâches ? En un instant, je revis tous ceux qui m'étaient chers, quel chagrin allaient-ils avoir, quel calvaire allaient-ils gravir ' Je fus vite rassurée : « Allez ! On t'emmène à la prison, on remettra cela demain, puis d'un ton narquois : « Tu n'es plus aussi jolie avec la figure noire... », ce à quoi je répondis : « C'est le résultat de vos coups et ce n'est guère flatteur pour un peuple qui parle de civilisation. »
J'arrivai à la prison à 11h1/2 du soir ; je passai une nuit atroce: qu'allait-il être fait demain ?
Tiendrais-je le coup ? Il le fallait, c'était mon devoir de ne pas parler, donc il n'y avait pas plusieurs solutions : il fallait accomplir ce devoir jusqu'au bout. Le lendemain, à 10 heures, il fallut repartir. La journée fut plus calme; ils étaient moins nerveux. Je gardais presque tout le temps le silence. Enfin, à 5 heures du soir, ils en avaient marre et on me renvoya en ces termes: « Tu es une menteuse, tu as la tête dure comme tous ces cochons de Français, et tu iras « crever » dans un camp de concentration. »
Tout m'était égal, ce que je demandais, c'est qu'on ne me ramena plus dans cet enfer qu'était la Gestapo. J'étais à bout: il y avait deux jours que je n'avais rien pris. Je fus très ébranlée et pendant plusieurs jours je ne réalisais pas très bien ce qui m'était arrivé, mais au bout de huit jours le moral était revenu.
Puis les jours succédèrent aux jours, interminables, sans rien changer. L'éternelle cellule, l'inévitable « promenade », les mêmes visages, mais malgré cela le régime était très tolérable, on pourrait même dire bon, en le comparant à ceux qui vinrent ensuite. Au point de vue moral, il était très pénible : il y avait les allées et venues de ces tortionnaires qui, nuit et jour, amenaient de nouvelles victimes qu'ils poussaient comme des troupeaux de bêtes; puis il y avait les retours des interrogatoires: tous ces pauvres garçons en sang, presque mourants, qui ne tenaient on ne sait par quel heureux hasard. Tous étaient magnifiquement braves, ils avaient depuis longtemps, beaucoup d'entre eux, fait, pour la France, le sacrifice de leur vie.
Entre temps une de nos camarades était partie pour Rennes. Quelques jours après arrivait Cécile, la si brave Cécile, qui me suivit jusqu'à la fin de ma captivité. Elle aussi avait supporté sans faiblir un interrogatoire des plus durs. Un samedi, nous vîmes arriver la courageuse Mme Schwing, qui deux jours après partait, et que je devais retrouver à Rennes, un mois plus tard.

Un soir, le programme fut changé ; Emile, le gardien chef boche, que nous connaissions tous sous ce nom, vint nous dire à 10 heures: « Préparez vos bagages, vous partez pour Rennes demain matin ». Nous savions que notre internement à-Rennes ne devait être que passager, pour moi tout au moins, car l'Allemagne devait suivre. Nous avions toutes un excellent moral et nous nous inquiétions uniquement pour nos familles.

Nous partîmes à 6 heures du matin, le 3 juin. Nous étions.six femmes que je tiens à nommer, car nous avons vécu ensemble de tels moments, qu'une amitié profonde nous liera toujours, c'était : Mme Cécile Paumier, Denise Le Graet, Mme Corre, Mme Bergeman et ma maman de prison : Suzanne Delcorte.

A Jacques-Cartier, nous étions sous la surveillance d'une Allemande hitlérienne qui commença par crier dès notre arrivée et qui nous prévint que nous n'étions que pour quelques jours à Rennes, mais la Providence fut avec nous. La cellule 15 nous fut attribuée. Nous y étions un peu à l'étroit, mais nous préférions cela plutôt que d'être séparées. Nous organisions notre vie, car le 6 juin, notre radio clandestine nous annonçait le débarquement, et il ne fut plus question de départ. Au début les colis étaient rares, et il nous fallait nous contenter de la fameuse soupe aux choux deux fois par jour. La pitance était maigre mais le moral était excellent. La libération était proche, tout au moins nous le pensions. Les bombardements de la ville ne nous effrayaient pas du tout : nous restions très calmes et nous pensions qu'ils' pourraient peut-être apporter un débouché à notre situation. Une journée sans alerte était pour nous une journée sans vie, car les avions étaient les seuls qui nous dormaient encore l'impression d'être en contact avec le monde. Les nouvelles étaient bonnes, tout allait pour le mieux, malheureusement beaucoup d'hommes et de jeunes gens prirent le chemin du poteau d'exécution. Maintes fois, nous fûmes réveillées, au petit jour, par les accents de La Marseillaise, de L'Internationale et autres hymnes patriotiques, aux cris de « Vengez-nous »; nous comprîmes que c'étaient nos camarades, nos frères de Résistance, qui s'en allaient à la mort avec la bravoure qui était digne d'eux. Ces départs nous faisaient, l'effet de douches glacées: nos larmes bien souvent coulaient et il fallait, s'armer de courage pour retrouver notre gaieté.

La vie en cellule était « agrémentée » par le « téléphone ». Dans chaque cellule, il y en avait une de désignée pour passer et enregistrer les communications. Je fus nommée comme téléphoniste et n'en fus pas fâchée; c'était une distraction et c'est ainsi que je connus Catherine. Cet appareil était tout simplement le tuyau du chauffage central qui longeait les cellules. Une de nous se perchait à l'étroite fenêtre pour écouter les nouvelles quotidiennes qui nous étaient données avec précaution et habileté par le gardien chef français que nous avions surnommé «Radio gaze à bloc», car lorsque les événements n'allaient pas comme il faut, pour ne pas nous démoraliser, il ne passait de nous donner des détails, mais nous disait simplement: « Ça gaze à bloc ». Elle les transmettait ensuite à toutes les cellules, grâce à ce fameux téléphone. Nous devions régulièrement sortir un quart d'heure par jour, mais notre gardienne ne le jugeant pas nécessaire, nous sortîmes seulement deux fois en deux mois. Il nous était interdit de dormir durant la journée, nous l'aurions fait volontiers pour passer le temps. Nous couchions sur une espèce de paillasse avec des poux, des puces et des souris qui nous passaient sur le corps pendant la nuit ; de l'hygiène, il n'en était pas question. Il nous fallut rester quinze jours sans nous laver : nous nous contentions d'un verre d'eau par jour, que nous buvions, en plein mois de juillet. La seule consolation que j'eus durant cette période à Rennes fut d'apercevoir mes parents, à travers les carreaux, à peu près à 30 mètres de moi. Effet, plutôt démoralisant.
Le 14 juillet, nous organisâmes une manifestation, si l'on peut dire: à 7 h. 1/2 du matin, nous entonnâmes tout ensemble La Marseillaise, nous étions environ 150 femmes. A 11 heures, la minute de silence fut observée ; chaque cellule fut pavoisée en tricolore. Le soir, à 6 heures, nous tapions les « V » sur nos gamelles et la prison entière retentissait aux accents de nos chants français. Ce fut une victoire sur les Boches car ils n'usèrent d'aucune mesure de représailles. Le lendemain, Denise et moi nous changeâmes de cellule. Nous fûmes envoyées au 9. Nous quittâmes avec regret nos compagnes du 15, mais nous ne devions pas tarder à les retrouver. Nous tombâmes avec deux excellentes patriotes : Jeannine Caillé et Odette Le Merrer. Cette dernière est morte en Allemagne, ainsi que son père et son frère. Nous nous entendions très bien et la joie était toujours avec nous. Nous n'avions pas le droit de nous assombrir. Cela jusqu'au 1er août. Ce jour-là, à 10 heures du malin, on nous annonce que celles qui avaient passé une visite
Une visite médicale quinze jours auparavant devaient préparer leurs bagages car elles allaient partir pour une destination inconnue, d'un moment à l'autre. Denise et Odette qui sont les intéressées préparent leurs maigres bagages. Elles ont le cafard et nous aussi: moi qui n’avais jamais quitté Denise, cela me semble très dur, car elle est devenue un peu ma sœur. A 11 heures, Jeannine Caillé est libérée, on ne sait comment: elle qui devait être fusillée.
Nous restons à trois et je vais bientôt rester seule. 3 heures de l'après-midi, le canon tonne. Les Alliés sont aux environs de Rennes. Le canon de 75 des

Allemands tire. Les obus tombent dans la prison. La maison du gardien-chef français est en partie détruite, mais il n'y a pas de victime. Notre cellule qui se trouve tout près se remplit de fumée noire. Nous sommes toutes les trois blotties dans un coin et nous attendons. L'espoir renaît : personne ne partira. Les Boches affolés sont aux abris. Nous sommes enfermées à double tour. Plusieurs défoncent leurs portes. Malgré l'interdiction des Allemands, les gardiens français ouvrent celles qui n'ont pu être enfoncées. Tout le monde se précipite dans les abris, nous restons là jusqu'à 7 heures du soir. Les Allemands, complètement démoralisés, jettent leurs fusils et nous distribuent à manger. Les condamnées sont libérées: nous, nous remontons dans les cellules sous la surveillance des Français, cependant les Allemands sont toujours les maîtres de la prison. Tout se calme, la nuit est tombée et les Alliés ne sont pas encore là. A 11 heures du soir, celles désignées pour le convoi, ce matin, partent; quelle désillusion ? A une heure du matin, elles quittent la prison, mais nous espérons qu'elles n'iront pas loin, car la Résistance est sans doute là, qui veille. Nous serons vite détrompées.
Le lendemain 2 août, nous nous demandons ce qu'où va faire de celles qui restent : nous avons deux issues : ou le départ, ou la libération, nous n'osons pas penser à la troisième. La surveillante boche est très énervée, elle craint d'être faite prisonnière par les Américains et désire à tout prix quitter Rennes au plus vile, mais elle ne veut pas nous lâcher. A 2 heures du matin : « Préparez vos bagages en vue d'un départ dans la journée. » Il n'y a presque plus de Boches à Rennes et nous attendons, avec impatience les Résistants qui viendront nous délivrer, mais en vain : nous attendons jusqu'au soir. Où sont-ils ? Que font-ils ? A 3 heures du matin, l'ordre de départ arrive. Nous allons commencer le fameux voyage surprise Rennes- Belfort.

3 AOUT 1944

3 heures du matin, quittons Rennes à pied pour aller prendre le train à 6 km. Nous sommes exténuées, plusieurs tombent. Toutes les installations allemandes flambent dans la nuit autour de nous. Entassement dans les wagons à bestiaux. Nous sommes 44 dans le même wagon, plus 4 gardiens. 4 heures du matin, Saint-Mars-du-Désert: Attaque des patriotes, enfin, ils donnent signe de vie. Nous sommes très calmes, envahies par un nouvel espoir. Hélas !... ils sont une dizaine pour un convoi de 60 wagons. Ils laissent deux des leurs qui sont immédiatement passés par les armes, aussi jugent-ils plus prudent de disparaître. Quatre Allemands ont été tués. Et le convoi reprend sa route s’arrêtant à chaque instant.

4 AOUT 1944

Arrivée eu gare de Redon: efforts de la population civile pour nous ravitailler. Refus total des Allemands qui braquent leur mitraillette sur les gens : nous leur faisons signe de s'en aller. Scène très pénible : une dame de Redon, prisonnière, se voit refuser l'autorisation d'embrasser sa petite-fille qui est sur le quai, devant elle, à portée de sa main. L'enfant crie et pleure, nous aussi. Allons du cran !... Ne nous laissons pas attendrir, il ne faut pas pleurer devant le boche. Arrivons en gare de Nantes, vers 3 heures de l'après-midi, sans incident. Alerte en gare. Nous ne sommes pas très rassurées, mais très calmes. Nous nous habituons très bien aux émotions. Les civils nous saluent, se découvrent, et font « V », un « V » auquel nous répondons joyeusement. Le capitaine fait dire, dans les wagons, qu'il est formellement interdit de parler aux civils et de faire «V ». C'est plutôt ridicule et nous continuons quand même. Arrivons-à Doublon: arrêt 10 minutes. On nous apporte un seau d'eau que nous dégustons comme du champagne, car nous n'avons pas bu depuis notre départ de Rennes. Départ vers Segré, où nous retrouvons le premier convoi. Je revois Denise. De Segré, nous revenons sur Nantes de nouveau, retour sur Segré. Nous sommes un peu ravitaillées par la Croix-Rouge et très bien accueillies par les civils. A 8 heures du soir, nous arrivons à Lion-D'Angers où nous passons la nuit. La population est magnifique pour les prisonniers. Nous mangeons comme nous ne l'avions pas fait depuis 4 jours.

5 AOUT 1944

Réveil en gare de Lion-D'angers, toujours. Nous devons, paraît-il, y passer la journée. Nous descendons 5 par 5, accompagnées d'une sentinelle, pour aller au W-C. Jusqu'à maintenant cette opération avait lieu dans le wagon, dans un espèce de tonneau ramassé en gare de Redon, mais nos gardiens, incommodés par l'odeur, ont décidé de nous conduire eux-mêmes dans un champ voisin. Cela nous permet de voir les camarades: Héger, Gicquel, St-Jalmes, Mahoudo, Nivet, Le Bras, etc. Nous sommes très contents de l'aubaine. Le moral est bon chez tous. Nos pensées se joignent et s'en vont toutes vers le même lieu: St-Brieuc. Mais chut !... N'y pensons pas de trop, il faut conserver notre courage. Arrivée en gare d'un train de prisonniers américains. Avec mille précautions, une de nous leur parle. Rennes est pris, les Alliés se dirigent vers Dinan et Saint-Brieuc. Tous ceux qui me sont chers vont être libérés de l'oppression allemande, pourvu que tout se passe bien. A 11 heures le matin, départ brusque de Lion-d'Angers. Que se passe-t-il ? Passons à La Membrole où notre convoi a été annoncé. Les civils sont là mais il est difficile de leur parler. Ils nous expliquent le motif de notre départ de Lion-d'Angers: les Alliés étaient à 7 km de cette dernière localité. Nous rageons, mais nous espérons bien qu'ils vont nous rattraper. Nous voyageons toute la nuit.

6 AOUT 1944

Nous, nous réveillons en gare de Saumur. Ce nom, me donne beaucoup d'espoir. Combien de Français, de braves, qui sortis de cette école, défendent aujourd'hui la Patrie et la représentent parmi les autres nations ?
Ensuite nous passons Varennes-sur-Loire, La-Chapelle-sur-Loire, où nous ne taisons que de très courts arrêts. A midi, nous arrivons à Langeais où nous sommes également ravitaillés par la Croix-Rouge et les civils. 5 heures de l'après-midi, nous sommes toujours à Langeais ; il fait une chaleur torride et nous étouffons dans le wagon. Après bien des efforts, nous obtenons l'autorisation de descendre nous asseoir devant le wagon. Il y a une demi-heure que nous y sommes lorsque 4 ou 5 avions survolent le train qui est camouflé avec des feuillages. Ce sont des avions anglais. On essaie de nous faire remonter dans le wagon mais on n'a pas le temps: les avions piquent et mitraillent. Une partie d'entre nous est descendue dans la prairie; moi, me trouvant près d'un boche, j'ai dû, sous la menace d'un revolver, avec trois autres camarades, me jeter sous le wagon. Agnès de Nanteuil qui me suit, est blessée grièvement. Elle tombe dans les bras de sa sœur Catherine, qui la suit, et elles doivent rester sous la mitraille jusqu'au départ des avions, car nous avons interdiction formelle de bouger, même pour aller la relever. Nous sommes toutes très tristes car Agnès était pour nous le vivant exemple de la vraie Française: c'était une nature d'élite qui avait fait pour la France l'abnégation totale d'elle-même, et pour ses compagnes elle était la bonté même. Elle est transportée à l'hôpital de Tours, le soir même, mais elle mourra quelques jours plus tard, dans un convoi qui remmenait vers l'Allemagne, à Paray-le-Monial. Ces dernières paroles furent: « Je donne ma vie pour mon Dieu et ma Patrie. » C'est une balle allemande qui l'a atteinte. Autour de nous, il y a des visions terribles: du sang, du sang... Des hommes qui s'évadent sous les balles, d'autres que les Boches abattent à bout portant : ils tirent dans toutes les directions: ils sont fous. Puis tout se calme. Les Boches craignent d'être à nouveau mitraillés et nous emmènent coucher dans les « champignonnières ». Nous dormons comme des souches, sur la paille, n'ayant pas dormi depuis notre départ de Rennes. Dans l'ensemble, cette journée a été très mauvaise pour nous, car de nombreux Français ont été tués: elle restera un véritable cauchemar dans cet affreux voyage.

7 AOUT 1944.

Nous sommes toujours à Langeais. Nous restons là, attendant je ne sais quoi ? La ligne est coupée jusqu'au delà de Tours. Encore une illusion : « Les Allemands vont peut-être nous abandonner ici »
A 10 heures du matin, les avions alliés survolent à nouveau. On entend la mitrailleuse. Nous sommes toujours dans les champignonnières, Dieu merci, car ils ont à nouveau mitraillé le train: il y a des morts parmi les Américains. A

midi, ils se décident à nous emmener en autocar jusqu'à Tours. Nous ne sommes pas très rassurées car nous sommes dans un convoi allemand el les avions mitraillent sans arrêt la route. A 2 heures de l'après-midi, nous sommes en gare de Tours. Alerte. Il nous faut vite partir à pied. Nous n'en pouvons plus et pourtant il faut marcher. Les hommes sont encore plus à plaindre que nous car ils font le trajet à pied de Langeais à St-Pierre-des-Corps, c'est-à-dire, vint cinq kilomètres, aussi n'arriveront-ils que demain. Nous allons passer la nuit là. Nous insistons près du capitaine boche pour dormir en dehors des wagons car le coup de Langeais nous a un peu refroidies. De braves gens nous donnent asile dans un garage. L'Allemande est avec nous ainsi que les gardiens. Hélas ! Nous ne sommes pas toutes des prisonnières (de la Résistance : il y a aussi des filles de mœurs faciles qui s'en donne à cœur joie avec les Boches. C'est écœurant, elles ne savent, d'ailleurs pas pourquoi elles sont là et trouvent très bien de continuer leur ignoble métier. Nous dormons très mal, nous sommes entassées les unes sur les autres, il fait très chaud, et les cauchemars sont nombreux.

8 AOUT

8 heures du matin. En route vers le wagon. Il y a six jours que nous ne nous sommes pas lavées et aujourd'hui, il n'en est pas encore question. Jusqu'à 10 heures nous attendons les hommes qui arrivent exténués. J'aperçois M. Héger : « C'est pénible », me dit-il. Il m'apprend que tout le reste de la bande s'est évadé. Quelle chance !... Enfin, à 11 heures, le train démarre. Nous passons Celles-sur-Cher, Villefranche-sur-Cher, Mennetou-sur-Cher, La-Guerche. La nuit est tombée, le train file toujours. On étouffe. Pas moyen de se coucher. C'est intenable dans ce wagon. Le cafard me prend. Je ne suis pas loin des larmes et pourtant il ne faut pas qu'elles coulent ; je ne me reconnais plus. J'en fais part à Catherine qui le jour avant était dans le même état d'âme. Ma maman de prison, Suzanne Delcorte, arrive à temps pour me remonter: elle sait trouver les mots qui consolent, c'est vraiment une mère pour moi. Allons, c'est fini, la crise est passée.

9 AOUT 1944

Arrivée en gare de Vierzon, où nous passons très-vite, puis Villeneuve. 2 heures de l'après-midi, nous arrivons à Digouin où nous sommes acclamés par une population enthousiaste. Nous en gardons un souvenir inoubliable. Des drapeaux tricolores s'agitent, La foule manifeste. Nous sommes gonflées, cela nous remonte. Mais les Boches calment vite les gens car les mitraillettes entrent en action. Nous leur disons de partir et la foule se disperse. A 5 heures, départ. Nous passons Paray-le-Monial ; Catherine est loin de songer que quelques jours plus tard on y descendrait le cadavre de sa sœur. Puis voici Monceaux-les-Mines, Chagny : il paraît que nous sommes en plein bled de résistance. Nous

passons encore une nuit de plus dans cet infâme wagon sans que personne ne tente clé nous délivrer.
Je ne sais comment nous supportons l'odeur qui flotte dans le wagon. La saleté repoussante dans laquelle nous vivons ne nous éloigne pas tellement de la bête : il est vrai que nous vivons comme telles.

10 AOUT 1944

C'est à Beaune que nous nous retrouvons. Après une matinée passée en gare, les Boches se décident à nous faire descendre et nous conduisent sous un hangar. La population obtient l'autorisation de nous; apporter un peu de ravitaillement. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, après nous avoir donné des médailles, nous apportent des vêtements et des vivres. A 8 heures du soir, nous regagnons les wagons. Les gens sont sur notre parcours: ils pleurent. Sommes-nous si attristantes que cela ? Nous ne nous en rendons pas compte et c'est avec le sourire que nous leur disons au revoir.
Nous dormons dans les wagons à Beaune. Autrement dit nous ne dormons pas.

12 AOUT 1944

Nous sommes toujours à Beaune. Il est 10 heures : nous partons. Voici Nuits-Saint-Georges, Chambertin. Nous sommes en plein pays de vin et nous en boirions, bien un verre, mais nos gardiens s'en chargent, nous nous contentons de les regarder et pourtant notre soif est ardente, mais nous avons interdiction formelle d'en accepter de qui que ce soit. 3 heures de l'après-midi, nous arrivons à Dijon qui vient d'être bombardé. Alerte en gare. Les Boches, affolés, nous enferment dans les wagons et s'en vont aux abris : quelle bravoure pour des soldats !... Nous ne sommes pas fières et toutes les insultes nous viennent à la bouche: ils n'y font pas attention, ils n'ont pas le temps. Ce n'est qu'une alerte, heureusement. 5 heures, nous quittons Dijon. Le soir tombe. Toute la nuit, nous faisons du sur place: aller et retour.

12 AOUT 1944

Jusqu'à 10 heures du matin, nous sommes à Dijon, puis nous partons en direction de la Flèche. La locomotive ayant une avarie (prévue, d'ailleurs...) nous revenons sur Dijon. A 5 heures du soir nous sommes à Genlis, puis nous arrivons à Auxonne. Quand cet affreux voyage va-t-il se terminer ? Où allons-nous ? Telle est notre éternelle question, mais le capitaine boche répond inlassablement : «Je ne sais pas... » Nous comprenons mais nous avons toujours l’espoir que les Alliés vont nous rattraper.

13 AOUT 1944

.
Le jour se lève pour nous en gare de Dôle. Nous y passons la journée. La population est splendide. Les vivres affluent et nous mangeons un peu, voilà trois jours que cela ne nous était pas arrivé, mais nos geôliers n'oublient pas de prendre la large part. Nous sommes toutes claquées, méconnaissables, sales: les nerfs ne réagissent plus...
La perspective de l'Allemagne n'est pas amusante, mais il faut tenir quand même car si le moral flanche, nous sommes perdues. Et nos familles qui sont sans nouvelles, dans l'angoisse !... Qu'elles tiennent bon, elles aussi.
Nous n'aspirons qu'à une chose pour l'instant, sans réfléchir que ce qui nous attend est certainement pire: c'est de descendre et de quitter ce train infernal.
Le soir tombe, encore une journée de passée. Nous roulons toute la nuit mais en faisant beaucoup de sur place. Vers 11 heures du soir, le train stoppe brusquement. Que se passe-t-il ? Des tirs de mitraillette !... C'est un déserteur de l'armée allemande, condamné à mort, qui s'évade. Il était dans le wagon près du nôtre. On s'élance à sa poursuite, mais on ne trouve pas sa trace. Le train repart.

14 AOUT

Toute la journée, nous faisons du sur place. On parle vaguement que nous allons à Belfort: ce ne sera qu’une station sans doute. Nous n'en sommes plus très loin. Qu'est-ce qui nous attend là-bas ? Il paraît que nous allons en forteresse. Et notre hâte d'arrêter en un lieu quelconque devient une appréhension. Quel sera notre nouveau régime ? Et pour combien de temps ? Et après, que fera-t-on de nous ? Autant de questions qui restent sans réponse...

15 AOUT 1944
.
Nous nous réveillons en gare de Vesoul (réveiller, c'est une façon de parler, car voilà presque dix jours qu’il n'a pas été question de dormir. Dernière station avant le but, si but il y a. A 11 heures du malin, nous sommes à Belfort. La population endimanchée, car c'est jour de fête, s'étonne, s'attriste. Les Boches discutent près d'une demi-heure: ils voudraient nous emmener plus loin, mais les voies de communications sont coupées, ils se décident à nous faire descendre. Les gens pleurent : il est vrai que, déambulant dans Belfort, sales comme des peignes, avec chacune un menu paquet aussi sale que nous, nous avons l'air de vrais romanichels, nous inspirons vraiment pitié. La Croix-Rouge et les civils ont interdiction de nous approcher. On nous fait ranger sur une grande place : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et nous posions là debout pendant près d'une heure, attendant les décisions de ces messieurs. Enfin, nous franchissons les barbelés du fort Hatry. C'est presque avec joie que nous nous jetons sur une paillasse. Est-ce notre dernière prison avant la libération ? Nous en doutons.
Ainsi se termine ce voyage-surprise, qui nous habitua encore à un autre genre de

vie que celui de la prison. Notre formation de détenues était ainsi complétée, tout au moins pour plusieurs d'entre nous.
Nous y passâmes dix jours. Le 17 août, je fêtais mes 19 ans. Pour cadeau, je reçus de ma camarade Catherine, une portion de soupe supplémentaire. C'était un joli cadeau, car à Belfort les deux rations journalières de soupe de maïs n'étaient pas fortes et la faim se fît sentir. J'eus le cafard ce jour-là. Je pensais à mes 18 ans, passés en famille, entourée d'amis, cependant je gardais confiance.
Au Fort Hatry, nous étions par chambrées de 5o, avec une paillasse entre deux. Nous sortions une fois le matin et une fois le soir pour aller aux water-closets et pour faire la promenade en rond, autour de la cour. On nous faisait tourner en rond pendant une demi-heure, en marchant au pas. C'est énervant, il faut obéir el marcher comme des automates.
Et les jours passent sans apporter de changement, sinon que la faim se fait de plus en plus sentir, et que nous avons du linge qui est sale: en toute simplicité, nous sentons mauvais.
Puis, un 26 août, la liberté arrive, aussi inattendue (qu'espérée. Une quarantaine d'entre nous ont le plaisir (de crier en franchissant les portes du Fort : « Enfin, nous sommes libres ! » el nous entonnons la Marseillaise: une vraie Marseillaise, venant du fond du cœur. Noire joie n'est cependant pas complète, car derrière nous nous laissons des camarades de misère : je laisse ma chère Denise et Odette qui sont parties pour l'Allemagne. Quand les reverrai-je et aurai-je la joie de les revoir ?
Je suis recueillie, avec Catherine, dans une maison hospitalière, où nous coulons une vie paisible en attendant de reprendre le chemin de la maison.
Je ne voudrais pas terminer ce petit compte rendu sans rendre hommage au patriotisme des habitants de Belfort, ainsi qu'à leur généreuse hospitalité,
Je ne voudrais, pas non plus oublier les Suisses qui nous ont gâtées et choyées et ont l'ait preuve d'une grande sympathie pour la France.
Quant à la 1ère Armée Française, elle fut magnifique: Je dis toute ma reconnaissance aux officiers du S. R, qui nous prirent en charge, à la Popote d'officiers du 4ème R.T.T., ainsi qu'à celles du 67ème R. A. et de la 9ème D.I.C. Tous ces officiers français firent pour nous ce qui est humainement possible de faire : cela semblait tellement bon après le Boche. Nous gardons pour eux une véritable admiration.